

# SCIENCE ET MORALE ONT-ELLES BESOIN DE DIEU ?

Paul Löwenthal<sup>1</sup>

« Ta foi t'a sauvé. »

Marc 10, 52

« L'opposé de la foi, ce n'est pas le doute,  
c'est la peur. »

Jean RIGA<sup>2</sup>

La question que pose le titre suscite une gêne réelle chez certains croyants. Longtemps, les chrétiens ont cru que Dieu intervenait directement dans la matérialité de nos vies et du monde. Jusqu'à transgresser ses lois par des « miracles »<sup>3</sup>. Ils acceptaient pourtant, en doctrine sinon toujours dans la pratique, qu'en matière morale prévalait le tribunal ultime de notre conscience informée et formée. Plus récemment, l'Église catholique a aussi, et enfin, affirmé l'autonomie de la raison humaine. Au total, Dieu a créé l'homme debout, libre, responsable et donc autonome. Nous croyons certes qu'un sens nous est donné, mais c'est un sens d'ordre métaphysique. Dans la tradition judéo-chrétienne, il est compatible avec une autonomie de l'univers et des hommes à qui ce sens est proposé. C'est que nous croyons que Dieu respecte sa création (le *Tsimtsoun* juif) et singulièrement l'homme créé à son image et ressemblance. Et qu'Il respecte les lois de l'univers, socle de la liberté de l'homme dans cet univers.

Cette autonomie peut faire peur à qui craint la liberté, la sienne ou celle des autres. Elle est pourtant à nos yeux chrétiens notre dignité d'humains enfants de Dieu. Mais elle questionne bel et bien notre foi : Dieu, pendant ce temps, ne fait-il donc rien ? Alpha et oméga, nous abandonnerait-il tout le reste, de bêta à psi, en siégeant sur son nuage ? Un tel silence de Dieu ne signifierait-il pas l'absence de Dieu ?

## La science

Comment science et foi s'articulent-elles ? La réponse classique à cette interrogation consiste à affirmer que l'homme possède plusieurs modes d'approches au monde qui l'entoure. Il peut connaître le monde par l'observation qu'il structure, avec son intelligence, en un corpus de théories scientifiques, « vérifié » par l'expérimentation. Il peut aussi le connaître par la rencontre d'autrui, en mettant en œuvre des facultés complémentaires de son être, comme l'empathie à défaut de sympathie, d'amitié ou d'amour. La foi serait de ce deuxième mode de connaissance : la rencontre de Dieu. Cette vision préserve l'unicité du monde mais balise des voies complémentaires pour le saisir.

Elle appelle cependant plusieurs remarques. D'abord, l'homme, même au plus profond de son ravissement mystique, ne peut abdiquer son intelligence. Il faut que la rencontre, la foi, restent raisonnables. La théologie garde une structure intellectuelle rigoureuse même si son point de départ dépasse le rationnel. En deuxième lieu, il faut accepter que le noyau, le ravissement de la rencontre restent incommunicables, si ce n'est par les arts. Cette incommunicabilité rend la foi beaucoup plus fragile, plus vulnérable au doute que les sciences. La « certitude » du croyant a une composante volontariste, qui s'appelle « espérance ». Et pourtant nous constatons que ce type de certitude, la foi en Dieu ou en autrui peuvent être d'une grande puissance existentielle. Sans même rappeler les martyrs, « il n'y a pas plus grand amour que donner sa vie pour ceux qu'on aime ». Cette constatation, peut-être plus que l'échec du réductionnisme, rend obsolète le positivisme si cher à nos aïeux.

---

<sup>1</sup> Paul Löwenthal collabore avec le Conseil interdiocésain de laïcs, qu'il présida entre 2001 et 2007. Il développe les thèmes de cette note dans *La liberté pour quoi faire ?* (à paraître 2009). Ces quelques pages n'apportent rien d'original, et il va sans dire qu'elles n'épuisent pas le sujet ; leur ambition est seulement de clarifier quelques enjeux centraux sur lesquels les polémiques ont tendance à dérapier.

<sup>2</sup> *L'Église en quête d'avenir. Réflexions et propositions pour des temps nouveaux*. Paris, Cerf (Théologies), 2003, p.9.

<sup>3</sup> Le mot grec originel veut dire : signe. Il en est d'innombrables pour qui sait les reconnaître, tout comme il est, entre nous, des symboles qui réalisent ce qu'ils signifient (le « cadeau qui entretient l'amitié »). Croyants ou non, nous vivons tous du symbolique sans que cela dérange l'ordre de l'univers, ni ne nie la raison.

Peut-il y avoir conflit entre science et foi ? S'il s'agit de deux voies qui concourent vers le même objectif, une connaissance du même monde, les conflits ne peuvent être dus qu'à des incompréhensions épistémologiques de la spécificité des deux approches. (« Comment est le Ciel - comment va-t-on au Ciel ? ») Ainsi, par exemple, la portée de l'histoire biblique de la création n'est pas une connaissance cosmologique ou évolutionniste, mais bien un message sur la relation ontologique entre Dieu et sa création.

« De nombreux savants, surtout des biologistes évolutionnistes, (...) affirment que si, Dieu joue bel et bien aux dés, parce qu'il est sûr de gagner. Ce qui veut dire en clair que, que vous croyiez que Dieu a fait l'univers ou que vous n'y croyiez pas, l'univers est si fertile en possibilités de réussites des processus en cours, que nous devons prendre en compte la nature de l'univers lorsque nous discutons sur la façon dont nous y sommes apparus. (...)

Pourquoi l'homme est-il au sommet ? Parce que nous sommes ignorants. Nous ne savons pas quoi mettre d'autre au sommet : le cerveau humain est le mécanisme le plus compliqué que nous connaissons.

Avons-nous besoin de Dieu pour expliquer cela ? Y a-t-il derrière tout cet ensemble évolutif une certaine finalité, une certaine orientation, un certain propos ? Ma réponse personnelle est : pas du tout. Je n'ai pas besoin de Dieu, merci. En essayant de comprendre l'univers, je peux très bien m'en titrer simplement en utilisant la même faculté que celle par laquelle je le (*sic*) connais.

A propos, j'ajoute que je crois que cette faculté m'a été donnée par Dieu<sup>4</sup>. »

Quand on demandait à Georges Lemaître si sa théorie du *big bang* confortait la thèse d'une création divine, il s'étonnait et répondait que cela n'avait strictement rien à voir. Ce qui l'a fait accuser de schizophrénie : prêtre le dimanche, physicien en semaine, et sans unité entre les deux. Un cosmologue sans vision cosmique, en somme... ce qui est bien difficile à croire. Il était plutôt un croyant serein, convaincu de ce que la physique n'allait jamais contredire la métaphysique, puisqu'elle est d'un autre ordre.

Sauf chez une minorité (hélas croissante) de fondamentalistes, on accepte aujourd'hui que si la science paraît contredire nos croyances, il faut adapter celles-ci, comme l'évolutionnisme a fait renoncer à une naïve croyance à l'historicité d'Adam et Ève<sup>5</sup>. Ou comme la psychologie des profondeurs nous a permis de renouveler notre compréhension de la libération. Ce qui modifie nos connaissances et nos croyances peut donc faire évoluer notre compréhension de la foi, mais n'a pas le pouvoir d'abolir cette foi : savants et philosophes croyants sont là pour en témoigner. Cette « foi-caméléon » amuse pourtant les incroyants, qui la trouvent bien commode et y voient un charlatanisme. On disait déjà, avec Voltaire, que « Dieu a créé l'homme à son image, et celui-ci le lui a bien rendu », ce qui est forcément vrai. On ajoutera maintenant que la science nous force à déplacer notre foi de Dieu sur l'homme. Mais alors, à quoi bon Dieu, ce prétendu Tout-Puissant<sup>6</sup> ?

Qu'il soit le produit du hasard ou de la nécessité (qui ne sont respectivement qu'un instrument épistémologique et une abstraction) ou qu'il résulte d'une « volonté intelligente », l'univers est ce qu'il est et notre esprit, qui en fait partie et en observe les lois, se révèle à l'expérience capable de le connaître, au point de le prévoir ou de le manipuler. Il était logique que la science occidentale à ses débuts fût mise en perspective d'une métaphysique, d'une spéculation sur l'être. Dans une culture croyante, il était tout aussi logique de subordonner à son tour cette philosophie à « la » théologie. C'était la hiérarchisation logique d'un univers unifié – et au lieu de n'y voir qu'une peur ignorante, mieux vaudrait le reconnaître : c'était à la fois plus humble et plus ambitieux que nos promothéennes sciences modernes. Il est, bien sûr, tout aussi logique qu'en bonne épistémologie nous récusions aujourd'hui cette hiérarchisation et laissons à la science, connaissance humaine de son univers,

---

<sup>4</sup> George Coney s.j., *La fertilité de l'univers : science et religion*. Traduit de *Origins* 23.2.2006 dans *La Documentation catholique* 2362 du 16.7.2006, p. 675-683.

<sup>5</sup> Naïveté qu'une traduction correcte de l'hébreu aurait d'ailleurs suffi à éviter : lisons celle d'André Chouraqui.

<sup>6</sup> Dans la littérature philosophique récente en langue française, cette thèse est notamment défendue avec respect et pertinence (du point de vue du croyant) par André Comte-Sponville, *Pensées sur l'athéisme* (1999), *L'Esprit de l'athéisme* (2006) et par Luc Ferry, *L'Homme-Dieu ou le sens de la vie* (1996), *Vaincre ses peurs* (2006).

l'autonomie qui lui revient. Nous ne confondons plus (ou si ?) la réalité avec la connaissance que nous en avons.

C'est qu'il ne faut pas confondre ontologie et épistémologie. La science n'est pas le réel, elle est une construction de l'esprit humain. *Que Dieu figure ou non dans la science dépend de ce que nous y mettons – pas de ce que Lui met ou non de Lui-même dans l'univers.* Comme scientifiques, nous avons reconnu ne pas avoir besoin de « l'hypothèse Dieu » pour progresser et que nous pouvions donc travailler avec des incroyants pour une science séculière. Il n'y a pas de mathématiques catholiques, ni même de biologie catholique, parce que ni la foi dans le Christ, ni la bioéthique ne relèvent de la biologie, même si elles s'y informent. Ce fut moins naturel pour la sociologie ou l'économie, parce qu'il s'agit de sciences humaines et praxéologiques, mais la cause est entendue là aussi. A la différence de ce que nous dirons de la morale, *non seulement il n'y a pas de science chrétienne, mais il n'y a pas non plus de science non chrétienne*<sup>7</sup>.

Qu'on croie ou non à un Dieu créateur au sens usuel – tout à partir de rien – l'univers est ce qu'il est et il suit ses propres lois, dans une cohérence qui constitue déjà une forme faible de finalisme.<sup>8</sup> Il impressionne identiquement l'athée et le croyant, il les défie de la même façon et il en appelle à leurs mêmes facultés. Qu'ils aient ou non la foi peut susciter chez eux une éthique ou déontologie différente, mais leur science sera ce que, armés de ses méthodes propres, ils la feront être.

La foi est d'un autre ordre et le sens qu'elle définit transcende, au sens qu'on voudra, le monde et la connaissance que nous pouvons en avoir. Cela ne nous pose pas de problème face à la science, car nous avons reconnu que Dieu nous voulait debout, libres et responsables. Nous avons reconnu l'autonomie de la raison humaine par rapport à la Révélation, et de la science par rapport à la théologie. Et dans son encyclique *Foi et raison* de 1998, Jean-Paul II a proclamé que cette autonomie valait aussi « pour la recherche théologique dans son ordre ».

## La morale

Dieu n'impose rien, Il ne demande même rien, il offre tout. Son message d'amour déborde les lois – et même la Loi. Qui est faite pour l'homme, et non l'homme pour la loi.

Les philosophes et moralistes chrétiens rejoignent aujourd'hui un Jean-Paul Sartre, écrivant en forme de paradoxe que « l'homme est condamné à la liberté ». Par quoi ils ne révolutionnent pas la pensée de l'Église. St Thomas d'Aquin, référence favorite des catholiques conservateurs, ne disait pas autre chose : « Celui qui évite le mal en raison d'un précepte du Seigneur n'est pas libre. En revanche, celui qui évite le mal parce que c'est un mal, celui-là est libre. » « L'homme doit suivre sa conscience, même si elle se trompe. »

Quand je me heurte à un conflit de conscience, le mot de Sartre dévoile toute sa pertinence : il n'y a que moi qui puis faire le bilan des valeurs plus ou moins centrales et plus ou moins gravement mises en cause dans la situation concrète où je suis ; moi seul, surtout, puis apprécier les moyens dont je dispose, à commencer par mes propres forces. Moi seul puis donc juger, cet acte de synthèse qui n'est pertinent qu'« en situation » : tout ce qu'on peut exiger de moi comme catholique, c'est, primo, que je prenne au sérieux les raisons qui expliquent les positions du magistère, secundo, que je cherche à ne pas délibérer tout seul. L'intersubjectivité n'est pas l'objectivité (on peut se tromper tous ensemble) mais elle est ce qui s'y substitue le mieux et donne, *hic et nunc*, la meilleure garantie d'un discernement bien fondé. Cette démarche est celle qui, sous le nom transposé d'éthique, caractérise la pensée morale contemporaine, des juifs Martin Buber et Emmanuel Levinas au protestant Paul Ricœur ou aux catholiques Paul Valadier ou Jean Ladrière : tous croyants.<sup>9</sup>

<sup>7</sup> Nous parlons de science, de connaissance, pas de l'usage qu'on en fait, pas de technologie.

<sup>8</sup> Jean Ladrière.

<sup>9</sup> Je développe ce thème dans *Un relativisme moral*, C.I.L., *Pièces à conviction* 8, Enjeux éthiques, 2007, p. 37-42.

## Où est le problème ?

D'où vient donc que des chrétiens éprouvent une gêne devant cette « séparation de pouvoirs » divins et humains ? Les explications ne manquent pas, et il en est de sérieuses.

- Nous gardons l'image d'un « Dieu Tout-Puissant, créateur du ciel et de la terre, de l'univers visible et invisible » : c'est le credo de Nicée. Sa marque ne doit-elle donc pas nécessairement être présente dans cet univers ? La science ne doit-elle pas, sinon l'identifier, du moins être prête à la reconnaître, et donc lui faire place en quelque manière ?
- Peut-on exclure les miracles, au sens commun de transgression des lois de la nature (notons que l'Église n'en a jamais fait un article de foi) et les réduire à du psycho-somatique, limitant ainsi la puissance de Dieu, ou sa liberté<sup>10</sup> ?
- L'indépendance supposée entre les lois divines et naturelles étant réciproque, l'autonomie de la création et de ses lois, de même que l'autonomie de l'homme et de sa raison, semblent confiner Dieu dans l'origine et le terme. Il donne sens à l'ensemble, concède-t-on, mais pouvons-nous lui imposer (?), au nom du respect pour notre liberté, de rester passif pendant le temps humain ? Inversement, si nous croyons que Dieu est présent dans notre histoire, les sciences humaines et sociales (celles-là au moins) peuvent-elle faire abstraction de son action, a fortiori l'exclure ? Ne dit-on pas que « si un peu de science écarte de Dieu, beaucoup de science y ramène » ?
- Certaines disciplines sont praxéologiques, donc directement branchées sur l'éthique : médecine, économie, droit... Et des sociologues, croyants comme incroyants, vont jusqu'à récuser une science humaine positive dont les jugements d'existence seraient indifférents aux valeurs, aux objectifs, et donc à un sens, si l'on croit qu'il y en a un.
- La science ne conduit pas à des indications morales : on ne peut déduire des propositions normatives de prémisses positives. Elle informe nos discernements moraux, mais pas au point d'instaurer un continuum entre l'autonomie de la raison et celle du jugement moral en conscience « informée et formée ». Cette autonomie est de toute tradition dans l'Église, mais ne fait pas l'économie d'une volonté divine, exprimée dans les Écritures et éventuellement traduite dans des lois naturelles.

Il y a des réponses à tout cela, mais tous les chrétiens ne les acceptent pas. Rome non plus... Peu importe, en vérité (?), car une « Tradition vive » ne se conçoit que dans une quête, dans un questionnement. Foi et science se rejoignent ici, sans surprise puisqu'elles sont toutes deux tributaires de nos esprits humains.

Et en morale ? Aux yeux du chrétien, c'est là encore de vérité qu'il s'agit. Par sa révélation, par les prophètes et surtout par Jésus Christ, Dieu m'a donné la norme cruciale à laquelle il m'invite à souscrire : ces mots galvaudés, abêtis, que sont l'amour ou la charité. Vouloir le bien de l'autre, en comprenant que j'y trouverai mon propre bonheur. Par l'Esprit, il me donne la force de le faire. Et de le faire avec autorité, comme il est dit de Jésus dans la synagogue : c'est-à-dire en première personne<sup>11</sup>. Avec mon esprit humain, avec ma raison et sans schizophrénie : c'est moi qui me détermine ; si moi je suis croyant, on doit s'attendre à ce que ma foi « colore » ce qui n'en reste pas moins mon jugement.

Cela condamne la tentative romaine d'ériger, dans les années 1980, certains interdits en maux « intrinsèques » ou « absolus », soustraits à la délibération morale : c'était là un réflexe de peur humaine, trop humaine et qui a logiquement avorté. Cela ne veut évidemment pas dire que nous

---

<sup>10</sup> Notons en passant que le livre à succès d'Olivier Le Gendre, *Confession d'un cardinal*, Paris, Lattès, 2007, omet un enjeu essentiel pour le christianisme : la foi même n'est plus la même partout. En Europe de l'ouest, particulièrement, nous ne croyons majoritairement plus à un Dieu « tireur de ficelles ». Ailleurs, si, de même que chez nos traditionalistes – et à Rome.

<sup>11</sup> Lors d'une réunion européenne de catholiques sur les enjeux bioéthiques où l'on se référait constamment à Dieu et à ses commandements, le nonce apostolique auprès de la Commission européenne est intervenu pour qu'on cesse de le faire et qu'on utilise notre raison humaine. Venant de lui, cela fut surprenant... et perturbant pour certains.

soyons prêts à tout. En écho à ce que j'écrivais sur la science, mais avec une différence importante, je dirai qu'*il n'y a pas de morale chrétienne, mais il y a des morales non chrétiennes*. Et c'est à nous d'en juger.

## Où est la solution ?

Joignons les deux plans, celui de la connaissance et celui de la morale. C'est licite, puisque, nous l'avons aperçu, ils participent tous deux du même univers et de la même Création. Et c'est logique, puisque les deux font appel à notre raison. Pour marquer ce point, prenons l'exemple de l'université catholique : à la fois vouée au rationnel et engagée dans la foi.

Voici quelque vingt-cinq ans, un conflit surgit entre Rome et des universités catholiques. L'objet était la fécondation *in vitro*. La Congrégation pour la doctrine de la foi la condamnait en raison de la production d'embryons surnuméraires ; ces universités<sup>12</sup> prétendaient continuer à la pratiquer en faveur de couples stables. Lorsqu'elles n'étaient pas de statut pontifical, elles pouvaient – institutionnellement – se déterminer en conscience et Rome a dû renoncer à imposer ses vues. Après ce conflit mal résolu, l'Université catholique de Louvain a fait ajouter un codicille à la *Magna Charta* des universités européennes :

« Tout en se reconnaissant pleinement dans la définition de l'Université qui se dégage de la Charte, l'Université catholique entend préciser en outre la sens qu'elle veut donner à son action. S'inspirant du message évangélique, attentive aux préoccupations de la communauté chrétienne à laquelle elle appartient et assumant les valeurs qui s'y expriment, elle assigne comme but final à son enseignement et à sa recherche, le progrès de la personne humaine et la réalisation plénière de sa destinée. »<sup>13</sup>

Le christianisme est ici présent comme inspiration et comme communauté, pas comme croyance, comme doctrine ou comme morale. A fortiori comme discipline d'autorité. Derrière ces réserves mentales, on reconnaît l'affirmation que l'université catholique est d'abord une université. Doit-on voir là un renversement de la hiérarchie des valeurs ? Non : c'est reconnaître que la science a ses exigences de pertinence et de rigueur, qui doivent satisfaites en tout cas – et doivent donc recevoir leur autonomie. La science est affaire d'épistémologie, qui est tributaire des limites que nous impose l'univers duquel nous participons et donc, notamment, notre propre esprit. Dieu peut bien rire de notre pauvre science (comme le suggère Quino, ci-contre<sup>14</sup>), il ne nous la dictera pas.



Ce qui vaut pour la connaissance, qu'elle soit science ou philosophie, vaut-il aussi pour la vie, donc pour la vie morale ? Oui, en raison d'un double argument. Premièrement, l'éthique, telle que nous avons dit qu'elle s'était déployée au cours des générations récentes sous l'impulsion de philosophes croyants, incorpore dans ses fins, les objectifs que nous poursuivons, y compris dans l'ordre pratique : professionnel, citoyen... La raison qui régit la rationalité propre de ces actions a donc sa place dans le discernement moral ou politique, avec son autonomie. Deuxièmement, le discernement proprement moral implique aussi la raison – et il est vraiment curieux que le magistère catholique ait pu reconnaître, pendant toute son histoire, l'autonomie d'une conscience morale personnelle éclairée, alors qu'elle niait jusqu'au cœur du xx<sup>e</sup> siècle l'autonomie de la raison : le

<sup>12</sup> Elles étaient surtout ouest-européennes, mais par exemple aussi chilienne.

<sup>13</sup> Citons ici le cardinal Godfried Danneels : « (...) si les universités catholiques ne sont là que pour prouver que le magistère a raison, elles ne seront plus des universités catholiques mais des universités pontificales. Et cela peut exister, cela a le droit d'exister. Mais une université catholique est une université qui, à partir de ce que dit l'Église, essaie de trouver son chemin dans cette forêt qui n'est pas encore explorée et où il pousse de tout, du bon et du mauvais. Alors, dans ce contexte, je crois qu'il y a une certaine sagesse à savoir accueillir le moins mauvais quand le meilleur et le parfait sont hors d'atteinte. » (*N'Éteignez pas le souffle*, Paris, Bayard, 2008, p. 183-185.)

<sup>14</sup> *Humano se nace*. Barcelona, 2002, p.5.

discernement moral ne pouvait dès lors se nourrir que de l'enseignement officiel de l'Église et de la « loi naturelle » qu'il explicite. Étrange autonomie qui réduisait les bien-pensants à des non-pensants.

Aujourd'hui, les chrétiens se veulent libres et responsables, et c'est au titre de leur foi. Créés à l'image et ressemblance de Dieu, ils sont revêtus d'une dignité humaine qui se traduit dans une autonomie de raison et de discernement. Elle est d'ailleurs inévitable : « l'homme est condamné à être libre » (Jean-Paul Sartre) et il y trouve sa dignité. Cette autonomie face aux connaissances ou à la philosophie est corrélative à l'autonomie de la science et de la morale elles-mêmes.

Ressuscitons la notion de mystère. Dans les mots de Gustave Thibon, « il n'est pas un mur contre l'esprit se heurte, mais un océan dans lequel l'esprit se noie ». On peut le pénétrer, et sans cesse davantage, mais on ne peut le circonscrire, le maîtriser totalement. Suivant cette définition, n'y a-t-il pas des mystères scientifiques et des apories philosophiques ou morales ? Fiers de nos facultés (les croyants nous disent créés à l'image et ressemblance de Dieu), ne devons-nous cependant pas marquer un brin de modestie quant à nos ambitions et prétentions ? Oui, pratiquement, dans les marécages brumeux où nous patageons. Mais non en principe ! Au gué du Jabboq, raconte la Genèse, Jacob lutta toute la nuit contre YHWH : à l'aube, celui-ci lui dit qu'il se nommerait désormais Israël, ce qui signifie lutteur de Dieu, « parce que tu as combattu Dieu et les hommes et n'en pas été vaincu » (Gn 32, 28). Ce qui nous envoie plus près des témérités et des risques de Prométhée que de la frilosité des replis religieux.

La réelle difficulté, pour les croyants, face à la science comme face à la morale, est de concevoir Dieu autrement que comme un surhomme, un « Tout-Puissant » démiurgique qui sait tout, prévoit tout et peut tout – et qui est alors Lui-même, très concrètement, responsable de tous et de tout ! Le Dieu en qui nous croyons d'après Jésus Christ a une idée plus haute des hommes, et il n'a « ici-bas » d'autres yeux que nos yeux, d'autres mains que nos mains. A partir de là, pour nous, noblesse oblige : les chrétiens rejoignent ici les humanistes incroyants qui proclament et par là réalisent la dignité humaine. Nous pouvons dès lors régir ensemble la science et la morale, avec des dissensions parfois mais sans que Dieu doive être nommément impliqué.

*17.340 signes sans espaces*

*20.800 signes*